

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Péloquin : L'oeuvre

Joseph Bonenfant

Number 7, August–September 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40463ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonenfant, J. (1977). Péloquin : L'oeuvre. *Lettres québécoises*, (7), 42–46.

Péloquin: L'oeuvre

Beauchemin est en train de rééditer l'oeuvre de Claude Péloquin — Les Lettres québécoises ont invité Joseph Bonenfant à faire une relecture de ce poète et à nous faire ses commentaires.

L'oeuvre

Tout Péloquin sera bientôt accessible à tout le monde. Le premier tiers de l'oeuvre vient de paraître aux éditions Beauchemin (1976). *Inoxydables*, en grand format et hors collection, en grande partie inédit, paraît en août 77; les volumes quatre et cinq seront publiés à l'automne. L'événement est à souligner. Les Québécois ont la chance de découvrir Péloquin en même temps que Gauvreau. Une élite les connaissait déjà, encore que partiellement. Maintenant le grand nombre peut envahir ces deux oeuvres immenses, parentes dans leur origine et leur pratique surréalistes, ouvertes sur des Ailleurs qui nous font cruellement défaut et répétitives comme seules savent l'être les oeuvres nécessaires. Gauvreau et Péloquin disent toujours la même chose. Ce n'est pas grave; c'est même rassurant. J'ai l'impression de révéler un secret.

À Chamberland qui lui demandait un jour: «Que penses-tu de Claude Gauvreau?», Péloquin répondait, en insistant sur leurs différences: «C'est un poète plutôt mystique (vie intérieure). Je ne vais pas dans le même sens que lui. Son langage est automatique. Mais il faut d'abord faire le voyage avec des symboles. Il faut d'abord les délimiter dans ses pensées, les 'voir'; ils existent en d'autres dimensions (visuelle par ex.). Je crois à la technologie plus qu'à l'automatisme. La poésie doit être mathématique, déductive. Il doit y avoir beaucoup de

précision dans l'enchaînement des symboles. Faire une poésie déductive»¹. Tout le rêve scientifique de Péloquin est là, persistant, candide. Toute sa manie aussi de tout expliquer, et de s'opposer à tout le monde.

Péloquin, il est vrai, est d'abord ahurissant. Il vous invective, vous dénonce, s'attaque à l'étroitesse de votre petit monde poétique romantique. Seul Michaux trouve grâce à ses yeux. Ginsberg, Leary, c'est râlant, «Ils sont encore poètes»². Ahurissant parce que schizophrène. Il faut partir de là. Il dit: «Si je fais une oeuvre, c'est avec l'autre moi, pas mon moi. Mon moi est trop impliqué: dans les femmes, dans l'alcool, dans l'amitié, dans Montréal que j'aime. Je n'ai rien à faire avec ça. Mon corps est ici»³. Dix ans plus tard, il ajoute, logiquement: «Je me prends pour un autre, moi, on est deux. Je suis très bien de passer pour un autre. L'amour, c'est s'aimer en dormant et aimer l'autre le matin. Il y en a qui restent debout»⁴. Mais le lecteur s'habitue, le spectateur s'y fait. Tout Péloquin est dans le spectaculaire. Écrire, c'est émettre, dit-il. Ses messages finiront par être «intelligibles», selon son mot.

D'ahuri, le lecteur devient souriant: il ne résiste pas à tant de clins d'oeil, à tant de sincérité qui se démène tant. Si l'on veut, Péloquin a tous les défauts: il écrit mal, sa phrase est longue; il a le style précheur, surtout dans les Manifestes. André Major l'a trouvé réactionnaire, illisible, sans style, farceur

monumental, dès 1967⁵. Le point de vue se défend. Bref, Péloquin voudrait qu'on exile tous les catégoriques. Que cela ne se réalise point car il serait la première victime de son oukase. Double, le poète est aussi biface; il a un côté charmeur, bref toutes les qualités. Voyez sa sincérité, surtout dans ses interviews⁶; effectuez des petits relevés thématiques. Vous arriverez à des cris déchirants, à des innocences rimaldiennes:

Seule l'Enfance se permet le jeu des

Présences

Elle mettra son plus bel habit pour la fête d'un absent.⁷

Et pourtant le poète trouve criminel qu'on mette des enfants au monde. Tantôt il écrira: «Le sexe demeure un poids de plomb au bout d'une ligne à pêche insatiable, tenue par un mortel près d'une rivière où les poissons sont éphémères»; tantôt, sans allégorie, il évoquera directement «les magnificences du sexe»⁸. J'é mets l'hypothèse que le talent de Péloquin est de manier le cliché de manière géniale, d'en faire l'objet d'une révélation.

Surtout quand il parle d'écriture. Il écrit sans rire: «Mon écriture me sert à explorer les infinis de l'esprit. Je pense que la vie n'est pas encore commencée». Ou encore, écrire: c'est s'apercevoir, c'est comprendre, c'est splasher de la beauté, n'avoir plus rien à perdre et que ce n'est pas un moyen de régler ses petits problèmes. Et surtout quand il refuse son titre de



poète, se définit comme technicien du langage. Péloquin sait qu'il écrit mal, ça ne le dérange pas, ni nous non plus. N'a-t-il pas infiniment raison de dire: **«Je dis que je pense que j'écris une langue en pleine formation. Si je connaissais mon français comme Jean-Marie Laurence, je tiendrais peut-être une épicerie.»**⁹ On imagine sans peine que les évidences premières sont bonnes à entendre: au jour succède la nuit; le soleil brille quand il fait jour, etc. Écrivain, Péloquin l'est sans conteste; non seulement il recherche une gloire légitime, mais il la trouve; non seulement il surmonte les contradictions de tout acte d'écriture, de «la calvaire d'écriture», mais il les démonte, les étale, trouvant son centre partout, c'est-à-dire en lui-même, et sa circonférence nulle part, si ce n'est dans l'étonnement et l'amusement d'un lecteur.

Je n'ai rien dit de l'éternaliste, du Don Quichotte lancé à la fine épouvante sur les industriels de la mort, du muraliste célèbre qui a fait graver dans la pierre du Grand Théâtre de Québec: **«Vous êtes pas écoeurés de mourir / Bande de caves / C'est assez!»**¹⁰, mots grossiers et fautifs qui ont valu à son auteur une lettre dégoûlante de paternalisme du futur directeur de *la Presse*, Roger Lemelin¹¹. Péloquin ne s'est pas repenti; il s'est même endurci. Trois ans plus tard, il écrit:

À Québec, P.Q. Canada, au Grand

*Théâtre, je ne crois même pas que j'y sois allé assez fort! Rien n'est assez fort pour crier l'horreur où nous sommes. C'est dans le mur de la Vie que j'ai crié: C'EST ASSEZ!*¹²

Le poète combat la mort; mais davantage ceux qui font de l'argent avec; ceux qui n'en ont aucune conscience. Sans cette conscience de la mort, aucune autre n'est possible. Sur le sérieux de cette croisade, disons deux choses: 1) dès 1963, les savants du monde entier réunis par la Rand Corporation «estiment que l'immortalité sera accessible à l'homme autour de l'an 2100»; et le 12 janvier 1967, l'Américain James H. Bedford s'est fait cryogéniser, un type qui n'avait jamais lu Claude Péloquin¹³; 2) il faut savoir que Péloquin est le fils d'un médecin, donc d'un homme qui a consacré sa vie à lutter contre la mort: le fils marche sur les traces du père. La plume atteint plus de monde que le bistouri; le père n'a pas vécu en vain si le fils reprend le... bistouri. Cette incidence oedipienne n'est pas sans rapport avec le désir, chez le poète, de s'entourer de scientificité: musiciens, graphistes, mathématiciens, etc., avec sa passion des mises en scène et sa manie douce de voir en tous les humains des malades atteints d'une maladie mortelle. La mort n'est-elle pas la seule chose certaine, celle qui donne du sens à tout le Possible qu'elle permet parce qu'elle ne l'est pas? Quoi de plus fascinant que le

Possible, surtout quand il entre à grands pas dans la Réalité? Seules les femmes, dit Péloquin, voient une différence entre l'être de huit mois et celui de quarante ans. Le poète, lui, ne la voit pas. Tout homme est MORT-NÉ, comme analogiquement, sur la porte d'un hôpital, sur la même, on lit, d'un côté: ENTRÉE, et en reflet, qui donne à penser, sur l'envers: EXIT. Devant la mort, qui oserait encore rire?

Les livres

Dans cette édition intégrale, comment Péloquin a-t-il disposé son oeuvre, voulu se faire lire? Prenons chaque livre, précisons la date, les pages (puisque par erreur l'éditeur a omis d'indiquer les pages dans les tables) et décrivons brièvement.

Tome 1:

A- *Les mondes assujettis*, 1965, pp. 3-73. Des poèmes surréalistes; l'influence des lettristes, de Dada, de Gauvreau. Voyages exotiques, la géographie de l'ailleurs. Le voyage sur place: des exercices phonétiques; la pose de voix; la recherche sur le langage.

B- *Manifeste Infra*, suivi des *Émissions parallèles*, 1967, pp. 77-115 et 117-163. Les Ailleurs cosmiques et psychiques. Le Zirmate, groupe de recherches dans l'expression de l'insolite. Rhétorique néo-surréaliste; style lourd, ton prophétique. L'Éveil entre le Dégagement

et la Contemplation. Le style et la candeur des Manifestes.

C- *Chômeurs de la mort*, 1974, pp. 167-311. Collages, graphismes. Des proses dans tous les sens autour du racket de la mort. Agonie de l'homme et pénurie d'éternité.

Tome 2:

A- *Jéricho*, 1963, pp. 5-31. Les tout débuts. De beaux poèmes que les «attardés» aimeront. Les bêtes, l'enfance, le soleil; des mots sages, des formes simples.

B- *Manifeste Subsiste*, 1965, pp. 35-49. Les mutants, l'espace-temps. Subsiste, charlatan qui affirme et dénonce. La Sémantique du Songe. Éclats de rire. S'affaisser d'une vision d'Éternité.

C- *Les Amuses Crânes*, 1974, pp. 53-148. Des aphorismes, ou plats ou brillants. «L'aimer au point où elle ressemble à tout le monde»; «tu peux dire n'importe quoi à un infirme parce que tu ne lui apprends rien». Pélo, chapeau!

Tome 3:

A- *Calorifère*, 1965, pp. 3-37. Poèmes. Images fermes, écriture concrète. Une profusion-concision qui rappelle *Pour les âmes* de Paul-Marie Lapointe. Lisez «Rideaux intransigés», «La mort dans la vésicule», etc.

B- *Les essais rouges*, 1964, pp. 41-110. Dédicacé à Pellan. Le meilleur Péloquin, qui permet d'évoquer *Le Vierge incendié* ou *Beauté baroque*. Un sommet de l'oeuvre:

Manège blafard
Qui miaule grince
Avec un magnétisme tacite
Sous les arcades
Des Maléfices.

C- *Pour la grandeur de l'homme*, 1969, pp. 115-291. Le bag à la vie via la mort, dans des proses et des bouts poétiques, du visuel-verbal, du jeu typographique. Des biffures ou des dénégations. Exemple: «L'auteur avec quelques années de recul n'endosse plus ce texte, 1976». Des flashes, des mots anglais, des salades antireligieuses, des cris du coeur, bref le beau fourre-tout.

Inoxydables, 1977, 160 p., toujours

chez Beauchemin, hors format et hors toison, papier de couleur, des marges infinies des quatre côtés du texte, écrit en 72-73. Un livre d'aphorismes dont plusieurs publiés antérieurement dans *Amuses Crânes*. Toutes sortes de pensées, des plus bêtes aux plus divines. Plein de folies, un texte plutôt mou. Le cliché ne tue pas. (Les volumes quatre et cinq comporteront les autres oeuvres: *Pyrotechnies*, 68; *Le repas est servi*, 70; *Éternellement vôtre*, 72; *Mets tes raquettes*, 72, etc.)

Remarques. L'oeuvre est volumineuse, plus qu'on ne croyait. Péloquin, qui s'est relu, semble avoir respecté deux principes: dans chaque volume, on commence par des poèmes avant d'arriver aux manifestes, on passe de la rigueur au relâchement, de l'ordre au désordonné. Dans chaque volume également, il y a un parcours chronologique; le troisième chevauche le deuxième qui chevauche le premier. Les volumes quatre et cinq recommenceront ce faux brouillage destiné, semble-t-il, à faire alterner la sagesse et la folie du langage, la contrainte passée et la liberté nouvelle. Le deuxième volume a 148 pages, le premier, 314; on fait plus que doubler; c'est dire que le hasard n'a pas mené l'entreprise.

De plus, *Inoxydables* est un livre dispendieux, le canard dans la couvée. Il faut louer la Maison Beauchemin pour l'esprit novateur qu'elle manifeste en se jetant dans cette entreprise qui n'est pas sans risques. Appartient-il toujours aux mêmes de risquer? Cette marque de renouvellement, souhaitons qu'elle ne soit pas sans lendemain. Qui publiera un jour un *DesRochers* intégral? Et que Beauchemin ne rate pas sa campagne de publicité auprès des bibliothécaires et des professeurs de partout! Rêve-t-on si l'on souhaite que Péloquin, comme Gauvreau, entre en force dans les enseignements collégial et universitaire!

Un sens

Une synthèse de l'oeuvre semble actuellement impossible, parce qu'on pense que Péloquin est un amuseur qui aime se produire en spectacle; d'autres le réduisent à n'être qu'un

farceur. C'est vrai, l'homme aime le rire. Mais comme cet écrivain prend son oeuvre au sérieux! Il y a dans tout ce que Péloquin écrit une volonté de recherche et de communication qui inspirent le respect. Sa grande bête noire est l'esprit définitif, le tour catégorique des autres, l'installation dans tous les fauteuils réels et symboliques pour attendre la mort. Au fond, c'est un initié qui apporte une révélation. Et selon moi, il reste vague quand il parle de l'Autre-Réalité, de l'Arrière-Réel, du Beau Ailleurs, du Dedans du Cosmos.

Cette oeuvre ne s'enferme pas dans ses ambiguïtés. Tout le monde a déjà eu le pressentiment de l'étrange et que le surréel ne s'importait pas dans la réalité, mais en émanait, le couronnait et le signifiait. Je trouve que Péloquin ne nomme pas ce qu'il désigne. N'optant pour aucune position idéologique connue, sauf de faire violence aux violents — et réveiller un endormi est un acte violent — il affiche une dissidence perpétuelle. Tout au plus aura-t-il de gentilles paroles pour le Grand Nord et le rêve américain; il assurera être un bon Québécois; mais il en parle du bout des lèvres; il bénit vaguement les passions de ses compatriotes poètes et non-poètes. Il ne prêche pas dans le vide; il prêche plutôt une sorte de vide auquel la drogue, un temps, ne fut pas étrangère; il ne parle des religions que pour montrer leurs côtés horribles, mesquins, profiteurs ou tyrannisans, ayant toujours de ce côté-là le scandale facile. Lui qui ne jure que par la recherche, l'expérimentation, l'observation, il répète les âneries qu'il entend autour de lui, fait chorus pour dénoncer les monstres qu'il se crée. Je trouverais horrible cependant qu'on retourne contre lui et contre son oeuvre les préjugés et les jugements tranchés qu'il applique trop souvent à des personnes et à des oeuvres que notre société permissive laisse vivre.

Je viens donc de passer quelques jours agréables dans la fréquentation de cette oeuvre qui fait toujours problème. J'ai été très amusé d'apprendre que le poète aime prendre jusqu'à cinq bains par jour, rêve de faire du piquetage devant les salons mortuaires, qu'il écrit depuis l'âge de

treize ans, qu'il a visité Lourdes en compagnie de Jordi Bonet, qu'il défait des poupées, qu'il s'est fait stériliser et qu'il en est bien content, qu'il vend ses livres dans des bars et autres endroits sympathiques. Tout cela, me disais-je, appartient à l'oeuvre de Péloquin, c'est son vécu, son point de référence et de départ. Ce qui l'amuse ou le distrait doit bien avoir un sens. Puisqu'il raconte tout cela, c'est qu'il aime rire; cette oeuvre en effet aime le rire... Or qu'y a-t-il de plus sérieux? «Je pense que c'est le rire, dit Moltmann, qui peut servir de médiateur entre le caractère illimité des tâches et la limitation des forces»¹⁴. Qui ne voit que lutter contre la mort, c'est choisir tous les jours le rire, l'exultation de l'échec de Zorba? Ainsi la mort n'est pas niée, mais située au coeur du grand échec, voulu, primordial. «La mort est nécessairement une contre-révolution», lisait-on sur un mur de Paris en 68. Vivre est donc révolutionnaire. Rire, pour parodier ce que Péloquin affirme d'écrire, «ça se peut pas».

De 64 à 66, Péloquin faisait partie d'une équipe professionnelle de happenings. Provocation et scandale du groupe HORLOGE. Lui a succédé le ZIRMATE; lieu de révélation, de recherche, d'intégration en vue d'un art total; chevauchement de l'infiniment Possible; état d'esprit, disponibilité, réceptivité; intégration de tous les arts: visuels, électroniques, graphiques, anticipatifs, poétiques, picturaux, etc. Qu'est-ce à dire? C'est rêver que la Science s'occupe enfin de l'Homme. Unir science et poésie, n'est-ce pas le rêve caressé par Ulrich Musil, le mystique et ingénieur?

Lisons deux phrases de Péloquin:
1- «On anticipe des solutions. Je rêve d'une forme d'expression qui serait à la fois poésie, science-fiction et prophétie»¹⁵;

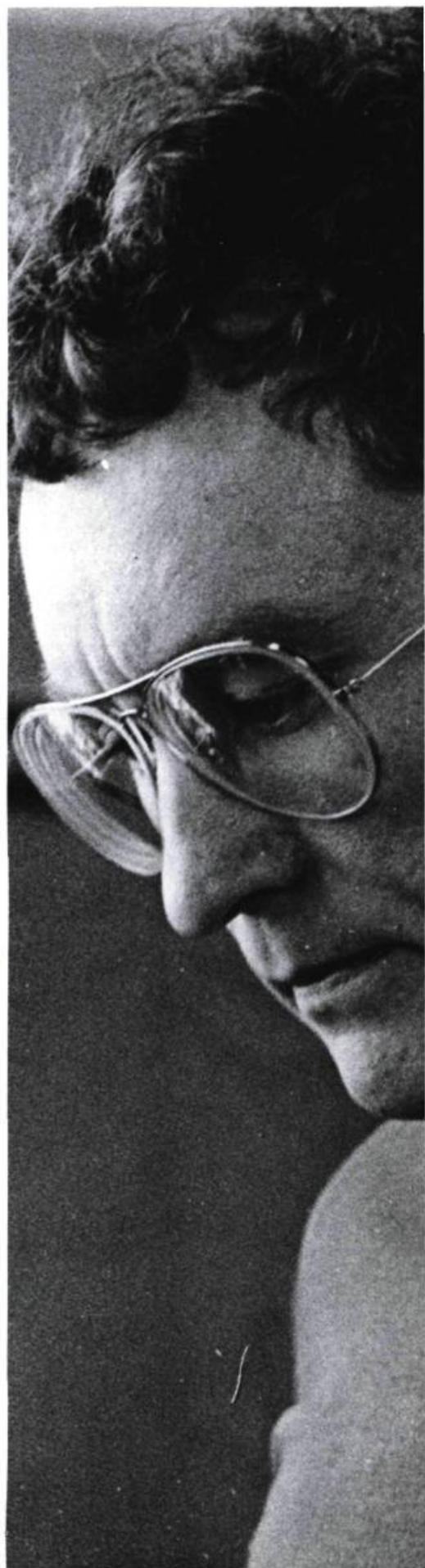
2- «Je crois que je vais mourir en ayant été au moins un visionnaire. Celui qui voit le présent et l'avenir en même temps»¹⁶.

Voici maintenant comment un philosophe allemand du 18^e siècle, Johann-Georg Hamann, pouvait dire équivalentement et respectivement la même chose: «L'esprit d'observation

et l'esprit de prophétie sont les deux ailes du génie humain. Tout le présent appartient au domaine du premier; au domaine du second appartient tout ce qui est absent, dans le passé et dans l'avenir»; 2- «Le génie poétique manifeste son pouvoir en ce que, au moyen de la fiction, il transfigure les visions du passé et de l'avenir, qui sont absentes, pour en faire des représentations actuelles»¹⁷.

Chercher un sens dans le présent, à partir de l'observation — Péloquin moderne utilise plutôt le mot de recherche — et dans le non-présent, à partir de la prophétie c'était le but du Zirmate; c'est resté celui de Péloquin. Mais science et poésie-prophétie restent étrangères, habitent rarement le même cerveau, même si en principe elles ne sont pas contradictoires; leur *intégration possible* constitue le rêve permanent de celui que Patrick Straram a déjà appelé le «Prince titubant du happening aux lunettes de Faust adolescent»¹⁸. Cette intégration hante aussi Marshall McLuhan. Ce dernier ne relie-t-il pas inmanquablement «la vie, la mort et la recherche psychique»¹⁹ avec une ardeur qui ne fait pas pâlir celle de Péloquin? Qui de nous, sous des formes variées et à partir de diverses terminologies, d'autres références et d'autres rhétoriques, cette question ne préoccupe-t-elle pas, et finalement n'amène-t-elle pas à lancer contre le ciel la Grande Dévastation du Rire? Même Confucius a connu ce Rire.

Jadis, à la fin de son célèbre article sur «la fondation du territoire»²⁰, Paul Chamberland avait situé les oeuvres de Gauvreau et de Péloquin «nettement hors du champ thématique de la fondation». On a pu croire, à l'époque, et à bon droit, que cette vue était juste. Pour ma part, je ne le crois plus. C'est facile de le dire en 1977, je le sais. Chamberland lui-même a investi de nouveaux territoires de la conscience: poésie et expérimentation se sont rejointes bien au-delà des luttes politiques du temps, dans son oeuvre et vitalement. Gauvreau et Péloquin l'avaient peut-être précédé sur ces voies d'une Conscience Nouvelle. La politique se charge maintenant de la fondation — hé oui! on en est toujours là — d'un



certain territoire; la poésie en est maintenant à explorer, à reculer les limites de ses propres territoires, qui sont ceux de la Conscience Universelle. Péloquin: une oeuvre fondatrice, qui se trouvera subsister après lui. Persister. Pour subsister.

Joseph Bonenfant

1. *Parti Pris*, avril 1966, p. 45.
2. *Culture vivante*, no 5, 1967, p. 64.
3. *Ibid.*
4. Émission de CBFT Canal 10, Montréal, 5 juin 1977.
5. A. Major, à propos de *Manifeste Infra*, *Livres et Auteurs canadiens* 1967, pp. 96-97.
6. Surtout celles qu'il a données à *Culture vivante*, no 5, 1967, pp. 62-64; à Chamberland, *Parti pris*, avril 1966, pp. 41-45; à Réginald Martel, *La Presse*, 22 février 1969, p. 30; à Denise Boucher, *Perspectives*, 11 oct. 1969, pp. 25-31; à Jean-Paul Brousseau, *La Presse*, 25 mars 1972, p. D 14; à Jacques Thériault, *Le Devoir*, 20 mars 1974, p. 11; à Jean-Claude Trait, *La Presse*, 3 mars 1973, p. D 15. Cf. aussi l'article autobiographique, *Perspectives*, 12 décembre 1970, pp. 29-33. Et le récent disque Polydor, «Les chants de l'éternité», réalisé avec Michel Lefrançois, analysé par Nathalie PETROWSKI, *Le Devoir*, 16 juillet 1977, p. 14.
7. *Les essais rouges*, tome 3, p. 99.
8. *Pour la grandeur de l'homme*, tome 3, pp. 155 et 197.
9. *Perspectives*, 11 octobre 1969, p. 31.
10. *Pour la grandeur...*, tome 3, p. 287.
11. «Lemelin à Péloquin: «Je te demande ce geste d'une merveilleuse humilité», *La Presse*, 11 mars 1971, p. A 5.
12. *Chômeurs de la mort*, tome I, p. 248.
13. Alain Dagbert, «Les sociétés cryoniques», *La Presse*, 20 juin 1970, p. 69.
14. J. Moltmann, *Le Seigneur de la danse*, Mame, 1972, p. 54.
15. *Culture vivante*, no 5, 1967, p. 63.
16. *Perspectives*, 11 octobre 1969, p. 29.
17. Cité par Balthasar, *La Gloire et la Croix*, volume II, *Styles*, tome 2, le chapitre sur Hamann.
18. *Parti pris*, juin-juillet 1965, p. 74.
19. McLuhan, «Nous sommes devenus des super-anges», article de Claude-V. Marsolais, *La Presse*, 7 mars 1977, p. A 13.
20. *Parti pris*, mai-août 1967, p. 42.

ÉLÉMENTS

de Vincent Théberge
et de Mario Pelletier

album de grand luxe (gravures et poèmes) a été publié en juin à Montréal par l'imprimeur-artisan Pierre Guillaume. Les éléments, ce sont l'eau, la terre, l'air et le feu. Ce livre a été publié à 50 exemplaires, 7 hors commerce, 9 sur vélin BFK Rives avec emboitage et contenant une des planches de linogravure originale, 34 sur même vélin avec impression supplémentaire des gravures originales. Quelques-uns de ces albums sont en montre à l'Art de la Reliure, 451 rue Saint-Sulpice, à Montréal. Il reste encore quelques exemplaires entre les numéros 10 à 43. Le prix: \$350.00. Voici un court extrait de cet album de luxe.

ELEMENTS

Gravures de Vincent Théberge

Poèmes de Mario Pelletier

eau



1

Matin de transparence
ô genèse du rêve
quel dégel a soudain
libéré nos mémoires?

Sur les fleuves s'animent
des ombres de voyages
canots et clochers noyés
ailes de cris perdus

et tous ces chants laissés
aux archives du vent.

terre

V

Fauve automne qui flambe aux sillons du couchant
Et la terre baye aux corneilles envolées

La brunante n'a pas sitôt mangé les champs
Que les mains engourdies se prennent à rêver
D'une glèbe qui se dévide à l'infini

Un bel humus chaud comme une chair à étreindre.

